

# SUR UNE LÉGÈRE TRACE DU PASSAGE D'AUTRUI

clément gagliano

L'autre m'empêche de vivre, d'être moi.  
Dissociation. Un ongle n'est rien de moins  
qu'une somme de cheveux compressés. Tous  
ceux que je ne serai jamais, faute de.  
Des nœuds qu'on resserre pour faire lien.  
Au préalable l'impossibilité d'être un.  
Le tronc enraciné envoie en l'air plusieurs  
branches selon un périmètre défini. La  
fragilité tient en leurs ramifications.  
A chacune correspond une histoire. Toutes  
similaires mais vécues autrement.

*Je ne couche plus avec ton mari. Il a,  
semble-t-il, trop de respect pour moi.  
Je me retrouve, sans son jus et sans  
chaleur. Sans amour, en demande d'un  
corps qui, sans hésitation, prendra  
le mien pour ne plus le lâcher.  
La nuit je mens. Et si tu savais  
comme je m'en fiche.*

## **Massalia, 1720.**

Je suis Chevalier Roze, je protège. Au port,  
le grand Saint Antoine ramène tranquille-  
ment la peste de Syrie. Je le coule et j'en  
garde la marque indélébile sur les flancs.  
Je nettoie la ville, ma ville, et réchappe  
miraculeusement d'une mort pourtant

quasi certaine. Tandis que j'observe au loin  
mon bel amant se confondre en flammes,  
s'offrant en dernier hommage à la mer,  
s'y laissant engouffrer en exhalant une  
épaisse fumée noire sur mon port, le mal  
se répand en place publique. Ma peau  
nécrose déjà. Agir pour le bien commun.

*Je n'ai pas su quoi faire de mon corps après  
le tien. Bouteille à la mer. La lettre comme  
attention désuète et désintéressée. Nous  
vivons seuls. C'est l'âge atomique. Le sel  
sur ma peau gomme la mort. Il y a cette  
révolution, solitaire et permanente, on ne  
sait pas où tout cela mènera pourtant on a  
la certitude de vouloir continuer. On tourne  
les pages l'une après l'autre, l'important  
est de ne rien manquer. Terrorisé à l'idée  
d'avoir à constamment faire des choix et  
tout rater. Installé dans la gravité on se  
dérobe aux images. Un pied devant l'autre.*

## **Paris, 2017.**

Le sida des corps inertes. Obscurantisme.  
Les thanatopracteurs refusent le droit au  
même corps. Peur de la maladie. Peur de  
la mort. Je n'ai pas peur de la mort. Je suis  
la génération post-sida. Je suis sous Prep

et coûte des milliards à la sécu mais c'est pas de ma faute. Les lobbys j'y connais que dalle. C'est vrai. Les pédés peuvent se permettre ça. Je vais en centre comme on va chez le dentiste, la chaude pisse ne me fait pas plus peur que la syphilis. Mauvais moment à passer. Arrachez-moi cette molaire et qu'on n'en parle plus. Tous les matins c'est salle de sport, une machine s'auto-alimente et le voyant indique le nombre de kilomètres parcourus, les calories perdues à mesure que je pédale. Effort. Je produis une énergie dingue sur cet engin, énergie qui je pense viendra alimenter les industries qui me la revendront ensuite sous forme d'électricité. L'endorphine me fait imaginer ce genre de dystopies parfois.

*Il a dit Tanger. J'ai répondu Tanger. Il a dit je veux partir loin de moi-même. J'ai voulu répondre je t'aime, j'ai dit allons-y.*

### **Berlin, 1906.**

Je suis Rosa Luxemburg, je ne suis pas morte de la peste au XVIII<sup>e</sup>, mais ma lutte n'en reste pas moins délétère. Je suis assignée femme du début du siècle, engagée politiquement, socialiste, révolutionnaire. Je suis la mère du MLF et je ne le saurai jamais. Je suis fondamentalement antinationaliste, défends les droits des ouvriers à prendre leur destin en main, le patronat me dégoûte, j'ai de l'aversion pour les inégalités de sexe autant que de classe ou race. Je parle cinq langues, m'oppose aux idées de Lénine et au déclenchement de la guerre. Une guerre qui finira quand même par m'abattre froidement. Lâchement.

*L'espace constitué par la mémoire pour se rappeler. Les moments inventés. Je me souviens l'instant exact. La bascule. Le regard terrifié que tu m'as lancé. Les voix bruyantes et irrespectueuses du danger. Mon envie de te protéger. Les promesses vaines qu'on se fait, les mensonges auxquels on veut croire. Cela fait bien longtemps déjà et j'ai oublié ce que tout ça signifiait. J'ai perdu le sens et la raison. Une autre fois, l'impression demeure. Les oreilles chaudes, submergé par l'océan. C'est bien plus seul qu'on décrit le monde. À l'aube d'une vie tranquille, de la sérénité, du présent qu'on*

*oublie pour mieux s'enfermer dans l'ailleurs. La rupture. Le monde fait rupture.*

### **Paris, 2018.**

On vide les universités à coup de CRS, un étudiant est gravement blessé, encore un, essayant de s'enfuir de Tolbiac. Trauma-coma nous dit-on. Les hôpitaux de Paris ne répertorient l'admission. Pendant ce temps je suis en villégiature en 1968 à Genève avec Rosa Brux et les Archives Contestataires. Rue des francs-bourgeois, le CCS donne carte blanche. Ce que Beckett en pense. Essayer encore, rater encore, rater mieux. Les rumeurs courent et sont souvent démenties. Fatigué par le vide ambiant, la guerre qui ne vient pas. Le vide absolu et la poudre qu'on banalise pour aider à passer ce temps.

Tentative d'inclusion-gentrification des quartiers. Ceux qui en profitent. Ceux qui constatent l'échec. Ceux qui en sont repoussés, toujours plus loin. Permissivité abusive. Votre liberté n'a aucune limite ergo la mienne ne trouve de place pour commencer. Ce temps que je voulais passer oisif à t'aimer à l'ombre d'un bosquet improvisé, loin de l'univers urbain du marasme des bousculades du réel. Parfum d'iris cendrée. La branche finit par tomber, elle casse ou se voit foudroyée. Reste les tentatives ébauchées, la mort calcifiée, les reliques. De passage pour ne rien changer et emplir les murs des mausolées, laisser trace du passage. Oui j'ai été là, oui j'ai fait ça. Et pourquoi ?

*Beaucoup de bien puis Le vide. La nécessité de l'absence. Ce qui régénère et préserve de l'intensité intermittente. Le temps qui passe. Ne pas trop se prendre au sérieux. Les actions que je contrôle. Devenir fou. Il faut être un peu con ou complètement fou. Quand j'appelle c'est le répondeur qui décroche. Je n'ai plus de nouvelles et c'est un poids dont je n'ai pas conscience au quotidien. Je collectionne les reliques de ces vies, précieuses. Un souvenir, une photo, ton sang. J'ai pleuré quand tout était fini. On est fort tant qu'on vit. Ensuite, le vide.*